

V

Le bouquet de roses-thé.

Antonia s'amusa-t-elle beaucoup au bal ? S'enivra-t-elle de sa beauté et de l'encens des louanges ? Fut-elle touchée par le flux d'adorateurs qui venait se briser à ses pieds avec le murmure des vagues baisant le rivage inaccessible ?

Depuis qu'elle était mariée M. d'Yves la déshabitua des compliments. Elle perdait sa foi en elle, elle ne croyait déjà plus à sa beauté, à sa grâce, à son esprit. Ce soir là elle se retrouva dans son monde, dans son atmosphère, dans son royaume. La beauté, que les poètes ont comparé à la « reine des fleurs », ne peut

vivre, comme la rose, dans l'air vif ; c'est une plante frileuse des serres chaudes. Comparez : les Parisiennes font bonne figure pendant plus d'un quart de siècle ; les provinciales ne gardent leur beauté que pendant dix ans atteintes qu'elles sont par le soleil, le vent, le hâle. Sans compter que la beauté est un culte et que plus la femme se croit belle plus elle est belle longtemps. Comme en religion, comme en art, comme en amour, il faut avoir la foi pour être belle, et il faut pratiquer. Ce n'est pas assez de se regarder dans un miroir à biseaux : il faut, avec le sentiment du sculpteur et du peintre, avec la science de la ligne et de la couleur, retoucher sans cesse à l'œuvre de la nature. Nulle femme n'est belle si elle ne sait ni regarder, ni sourire ; si elle ne donne des inspirations à son coiffeur et à sa couturière. Les esprits forts vont dire que j'aime les poupées étudiées : j'en ai horreur. Mais je n'aime pas non plus la gaucherie des pensionnaires. En tout il faut de l'art. Il y a aussi loin de l'art à la coquetterie et à la manière que de la gaucherie à l'art. C'est là le privilège des Parisiennes de ne faire que les trois pas des dieux

de l'Olympe pour entrer de plein pied dans la grâce.

Antonia avait donc retrouvé, comme par miracle, toute sa beauté, parce qu'elle avait retrouvé toutes les admirations qui la soulevaient dans sa grâce. On enviait fort le baron, qui semblait, par ses airs maussades, ne rien comprendre à son bonheur. Aussi fut-il presque brutal quand il vint avertir sa jeune femme que l'heure avait sonné depuis longtemps.

Quelle heure ? Hélas ! ce n'était pas l'heure d'aimer ! C'était l'heure nocturne ! l'heure sans étoiles.

Le retour à la maison fut silencieux. Antonia entendait encore les adorables valse d'Olivier Metra, ce poète mondain qui donne aux âmes inquiètes la soif des voluptés idéales.

Quand M. d'Yves fut sur le seuil de la chambre à coucher de sa femme, il essaya un sourire :

— Vous avez été bien heureuse ce soir, n'est-ce pas Antonia ?

— Oui, vous savez comme j'aime la valse et la musique.

Le baron ne trouva rien de bon à répliquer. Après un silence la jalousie lui souffla cette question :

— On m'a dit que le marquis valsait bien ?

— Comme les autres.

— Pourquoi avez-vous valsé trois fois avec lui ?

— Trois fois ! Il me parlait de Violette : je n'ai pas compté.

— Ni moi non plus. Dieu merci, je ne suis pas jaloux. Que m'importe qu'ils touchent à la robe, tous ces danseurs de cotillon, quand je touche à la femme.

Disant ces mots, le mari saisit la jeune femme avec quelque colère, il lui arracha sa pelisse et il l'embrassa sur le cou.

Ce baiser parut une insulte à Antonia. Elle ne pouvait admettre qu'un contrat plus ou moins sacré donnât à un homme le droit absolu de marquer une femme d'un baiser. Antonia, qui s'était réfugiée contre la cheminée, voyait en effet dans la glace l'empreinte rouge de cette violence.

Le sacrement du mariage ne donne pas le privilège à un mari de violer sa femme. Sans

l'amour point de mariage. Si Dieu est dans le mariage, c'est par l'amour.

M. d'Yves se rapprocha d'Antonia. Elle avait rougi jusqu'au blanc des yeux. Il avait rejeté la pelisse, il voulut dégrafer la robe.

Antonia eut peur. Elle tomba agenouillée et fit le signe de la croix. Le mari fut désarmé comme le démon l'eût été lui-même.

— Des bêtises! des bêtises! dit-il, comme pour avoir le dernier mot.

Mais il s'éloigna battu et mécontent.

Le lendemain vers onze heures, il revint dans la chambre de sa femme qui venait de se lever.

Il était entré sans frapper, selon son habitude gothique.

Antonia en toute hâte, cacha sous son couvre-pieds un admirable bouquet de roses-thé. Elle croyait n'avoir pas été vue, mais elle fut trahie dans cette action par la glace de sa psyché.

M. d'Yves prit un sourire hypocrite.

— Bonjour, Antonia. Vous n'êtes pas morte de vos hauts faits? Déjà sur pieds! je ne vous croyais pas si vaillante.

La jeune femme tendit sa main avec une secousse de bonne amitié.

— De ces batailles là on en revient toujours. Les femmes sont bien plus fatiguées d'avoir trop dormi que de n'avoir pas assez dormi. Je ne dis pas cela pour aller dans le monde.

— Oui! oui! je vous vois venir. Vous allez me dire que le vrai soleil des femmes à la mode c'est le lustre d'un salon. C'est là un paradoxe qui ne se discute pas. La femme est un oiseau qui doit fermer ses ailes pendant la nuit. Est-ce que vous avez envie de recommencer?

— Comme il vous plaira, mon ami.

— Parlez donc selon votre cœur. Avouez qu'il vous sera triste de passer désormais la soirée avec moi.

— Vous voulez dire toute seule, car vous ne rentrez jamais que pour vous coucher.

— Pourquoi ne dites-vous pas au marquis de venir vous désennuyer?

— J'y songerai, mais pourquoi me parlez vous encore du marquis? Je vous avoue que si je voulais causer le soir ce ne serait pas avec lui. Quand je le vois, il me prend toujours

envie de lui dire « saute marquis » tant il danse bien.

— Alors ce n'est pas chez lui que vous placeriez votre cœur ?

La jalousie met partout son pied de grue. Elle n'attend pas que la lumière lui vienne, elle aime mieux faire la nuit plus noire par ses maladresses.

M. d'Yves s'avança vers le lit et il souleva le couvre-pieds.

— Madame, dit-il, en changeant de voix et d'expression, ce bouquet, ce n'est donc pas le marquis qui vous l'a envoyé ce matin ?

Antonia ne répondit pas. Elle ne pouvait comprendre comment M. d'Yves savait que le bouquet fût sur son lit.

— C'est étrange ! pensa-t-elle. Éléonore m'avait pourtant bien dit que mon mari n'était pas sorti de sa chambre quand on a apporté ces roses-thé.

Le jaloux avait monté vite dans sa colère. Il saisit le bouquet et il s'approcha de sa femme.

— Répondez donc, madame ! D'où vous vient ce bouquet ?

Antonia ne pouvait croire encore que ce fût si sérieux. Aussi répondit-elle d'un air dégagé :

— Ce bouquet me vient sans doute de chez la marchande de bouquets.

Cette réponse ne fit qu'irriter encore M. d'Yves. Il agita le bouquet avec fureur.

— Madame ! vous me direz qui vous a donné ce bouquet.

Un silence.

— Madame, répondez-moi !

Antonia regarda son mari avec fierté :

— Non, monsieur, je ne vous répondrai pas.

M. d'Yves, aveuglé par le démon de la jalousie, souffleta sa femme avec le bouquet.

La pâleur de l'indignation se répandit sur le visage d'Antonia. Elle ne dit pas un mot, mais son regard et son silence glacèrent M. d'Yves. Il fut effrayé de cet outrage. Il jeta le bouquet, il voulut demander pardon, mais la jeune femme d'un signe souverain lui montra la porte avec tant de grandeur qu'il obéit. Lâchement il s'en alla.

Toutefois quand il fut à la porte il se retourna. Que vit-il ?

Antonia s'était penchée pour remasser le bouquet. Elle le baisa et l'appuya sur son cœur.

— Antonia, c'est vous qui m'outragez, dit le mari voulant revenir sur ses pas.

— Monsieur, je vous défends de prononcer mon nom.

Antonia prit sur sa cheminée un petit poignard espagnol qui lui servait de couteau à couper les livres.

Elle eut un sourire d'action de grâce comme si elle eût trouvé une arme de salut.

— Monsieur, ne faites pas un pas ou je me frappe.

— C'est cela, dit M. d'Yves, avec les femmes, avec vous surtout, on est toujours dans une maison de fous. Adieu, madame; je vous laisse en compagnie de votre poignard et de votre bouquet.

La pauvre Antonia se demanda sérieusement si elle ne redevenait pas folle. Elle eût peur et poussa un cri. Mais ni Violette, ni Eva, ni Bérangère ne vinrent pour la consoler.

— Seule! dit-elle. Seule et folle!

VI

La mort d'Antonia.

Une demie heure après M. d'Yves était chez madame Marquette.

Elle le reçut à son petit lever dans le demi-jour cher aux femmes mûres.

— Bonjour, baron, mes amours. Je ne suis pas encore éveillée, ne faites pas attention si je dis des sottises. Ce n'est pas étonnant, car votre ennemi M. de Sarmates sort d'ici.

— Si matin! Il a donc oublié de rentrer chez lui hier?

— Voyons, pas de cancan. Et vous? quand oublierez-vous de rentrer chez vous?

— Je crois que cela ne tardera pas, car j'ai